

« Présentation : déplacer les points de vue / Presentation : Changing the points of view »

Numa Murard

Sociologie et sociétés, vol. 48, n° 2, 2016, p. 5-19.

Pour citer ce document, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/1037711ar>

DOI: 10.7202/1037711ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org



Présentation

Déplacer les points de vue

NUMA MURARD

Université Paris Diderot Paris 7
Courriel : numamu@wanadoo.fr

Les journaux parlent de tout, sauf du journalier. Les journaux m'ennuient, ils ne m'apprennent rien.[...] Ce qui se passe vraiment, ce que nous vivons, le reste, tout le reste, où est-il? Ce qui se passe chaque jour et qui revient chaque jour, le banal, le quotidien, l'évident, le commun, l'ordinaire, le bruit de fond, l'habituel, comment en rendre compte, comment l'interroger, comment le décrire?

(Perec, 1989 : 11)

IL ÉTAIT UNE FOIS...

IL ÉTAIT UNE FOIS... L'ENQUÊTE. S'approcher, attendre, revenir, obstinément voir de plus près, accepter une déroute, patienter, sentir une fureur secrète, entendre humour ou ironie, reprendre le fil laissé la veille. Puis raconter ce qu'on a vu, entendu, ce qui apparaît et disparaît, les déplacements de cadre et de territoire, l'inattendu, ses effets qui déportent l'enquêteur aux frontières de la discipline et à ses marges. Une inlassable curiosité nous a poussé, des décennies durant, dans les quartiers populaires, dans l'épaisseur du social, le long de ses divisions et conflits, entre les couches de son mille-feuille.

Cela commence de façon simple : nous nous sommes tôt glissé derrière les murs des multiples institutions de la démopédie, dans les archives de l'hôpital psychiatrique

ou de la prison, et, suivant la généalogie de ces deux matrices vers le présent, de la soupe populaire aux foyers de sans-abris, des guichets du bureau d'aide sociale à ceux de la caisse d'allocations familiales, du Club de prévention au foyer de l'éducation surveillée, mais aussi de la salle de musculation à la salle de boxe, et du café où l'on parie sur les chevaux à la boutique du loto, *ad libitum*. Nous avons écouté et entendu des êtres parlants, dans leur vie privée ou bien publique, en cherchant à comprendre comment les unes et les autres « s'expliquaient » le monde dans lequel nous vivons.

Et c'est ainsi que cela devient un peu plus compliqué. Comment laisser une large place à la réflexivité des enquêtés, leurs investissements dans des séries de pratiques sociales? Si l'enquête est le socle de la narration, elle met en avant la compréhension de ce qui est agi, les circonstances de ce qui se fait ou se pense, explique ce qui peut l'être. Se mettre « à la place de » l'enquêté, prendre ses catégories d'agir comme une source de savoirs et de connaissances, travailler avec nos émotions, ce que l'on sent entre les mots, les actions et les contextes : tel a été notre pari.

Ce numéro est né de la profonde insatisfaction dont parle Perec à propos du « journalier ». La sorte de fatigue qui naît de chercher la perle rare enfouie dans les couches des discours scientifiques, les passages où l'on découvre enfin « ce qui se passe chaque jour » pour les voir aussitôt ensevelis, les émotions qui s'exposent, montrent le vivant et sont aussitôt déniées. La seule émotion acceptable, ce serait l'excitation intellectuelle (Heinich, 2009 : 165)¹. Nous pensons le contraire. Que l'excitation purement intellectuelle est une maladie professionnelle, car on enquête et on pense avec le corps. Que les perceptions, les affects et les émotions sont les chemins du vrai. Que le détail scabreux, le baroque de l'ordinaire, en sont des indices précieux. D'où ce numéro qui prend en charge le rebut primitif du savoir : les récits et leurs contradictions, les regards croisés, les versions qui s'opposent autour de différents points de vue². Soit le projet de mettre sur la table justement « ce qui reste », et par là encourager la mise en œuvre d'une autre écriture dans les sciences sociales.

NOTRE HÉRITAGE

Mais alors, si on ne les évacue pas, que faire des émotions, des sentiments, des coups donnés par l'enquête sur nos sensibilités elles-mêmes façonnées par notre milieu, par l'époque? L'alarme, la passion sociale, le choc des inégalités : n'est-ce pas trop pour le seul sociologue? Ce tremblement des émotions dans l'enquête est-il orienté vers un but? A-t-il un sens? À la fin du XIX^e siècle, la philanthropie et le socialisme, ces deux grands fleuves émotionnels et intellectuels, ont convergé, à Chicago et ailleurs, pour

1. « S'appliquer à remplir chacun des items imposait ce minimum de distance qui permet à l'émotion, à l'imagination, au dégoût ou à l'indignation de faire place à la réflexion, à l'excitation intellectuelle qu'il y a à quelque chose à chercher, comparer, à analyser. »

2. D'après M. de Certeau, cet aspect mouvant et contradictoire se tient dans la narration même, qui est « l'instrument par excellence de tout discours qui vise à « comprendre » des positions antinomiques, à « réduire » l'élément aberrant ou à tenir pour « manquant » ce qui échappe à un système du présent et y fait figure d'étrangeté » (de Certeau, 1984 : 124).

constituer une puissante *advocacy* des pauvres. Un récit de la pauvreté orienté vers un but. Chacun reçut de l'autre ce qui lui manquait le plus, raconte la célèbre philanthrope Jane Addams³, la philanthropie la statistique, pour corriger ou confirmer les élans du cœur, et le socialisme l'observation directe, pour renforcer ou infirmer les grandes idées. Ces deux éléments également essentiels aux sciences sociales à l'état naissant. En Amérique et en Europe, ce confluent ne fut pas pour rien dans l'émergence d'un État-providence.

Mais ce moment historique est passé et le mouvement de sa vague décline à mesure qu'enfle celle de la globalisation. Nous devons admettre l'épuisement de l'énergie utopique qui inspirait en sous-main les réalisations concrètes de l'État social, soit l'utopie d'une condition humaine libérée du travail (1990). L'odeur de « la sueur sacrée du monde du travail », qui montait aussi bien vers les promoteurs des assurances sociales que vers les thuriféraires de l'assistance ou de la charité, a cédé le pas au constat de sa dévaluation radicale dans le chômage de masse. La vision de l'immense armée de réserve du travail, l'écoute de son Hôtel des Invalides, la proximité avec les *Lazare* et les *Lazaronni*, ne peuvent laisser indifférent, mais la dramaturgie du philanthrope et celle du militant, toujours orientées vers le même but et aboutissant au même tableau, peinent à exprimer les formes complexes que prend le social après deux siècles d'industrialisation puis de désindustrialisation, d'administration des choses et de transformation des hommes, de la vie au travail, de la vie publique, privée, et de l'intimité.

Ne faut-il pas imaginer une nouvelle forme pour les enquêtes dans ce nouveau monde ? Et plus précisément pour les sociologues une narration sociologique, une façon de raconter, propre au sociologue, ou même une sociologie narrative, une façon de sociologiser dans et par la narration ?

LA TRADITION

Pour établir cette possibilité, il nous faut regarder une fois encore en arrière, et inscrire notre projet au point de rupture de la tradition, car dans le moment même où les pères fondateurs des sciences sociales fourbissaient les armes qui donneraient un atout décisif à cette configuration de progrès, ils rejetaient dans le domaine du divertissement, de la fiction, les écrivains, les conteurs, les romanciers, les reporters qui les avaient précédés, et de loin, dans la description et l'analyse du social. Certes, ils avaient quelques bonnes raisons, à côté d'une foule de mauvaises, car le mouvement romantique entraînait, et entraîne toujours, une grande partie de la littérature vers la découverte des profondeurs intérieures, des jeux de miroir du Moi, où la bourgeoisie triomphante se plaît à errer comme dans les bas-fonds, qui — chacun le sait — n'ont

3. « The charitable have been brought to this combination through the conviction that poverty and crime are often the result of untoward industrial conditions, while the radicals have been slowly forced to the conclusion that if they would make an effective appeal to public opinion they must utilize carefully collected data as to the conditions of the poors and criminals (...) It is as if the charitable had been brought through the care of the individual to a contemplation of social causes, and as if the radicals had been forced to test his social doctrine by a sympathetic observation of actual people » (Addams, 1910).

pas de fond. Mais tout de même : de Charles Dickens à Jack London, d'Honoré de Balzac à Émile Zola, il y avait un trésor d'observations empiriques, et un travail sur les formes, la description, le dialogue, le monologue intérieur, les arcanes de l'imagination, la contextualisation dans les paysages terrestres autant que sensibles, dont l'alliance constituait et constitue toujours un stock de connaissances injustement oubliées ou rappelées distraitemment, rituellement, au passage, comme on donne le coup de pied de l'âne.

Or cette divergence des sciences sociales et de la littérature, qui fut la rançon du progrès, c'est aujourd'hui que nous en payons le prix, dans la déshérence de la discipline, rabaissée, au choix, au rang d'un auxiliaire de la gouvernance étatique ou entrepreneuriale, d'une matière scolaire et universitaire, d'un essayisme de mauvais aloi, désertée par une grande partie de l'opinion n'y voyant plus que fausses explications ou piètres excuses pour des comportements amoraux et asociaux, tandis que s'élèvent de toutes parts, de l'intérieur de la discipline, des appels à un renouvellement, à l'émergence d'une sociologie populaire ou publique. Inversement restent fréquentées et semblent éternelles des œuvres sociologiques pourtant déjà anciennes qui ne sont pas œuvres de sociologues universitaires, mais de journalistes-sociologues, tels Siegfried Kracauer (2012) ou James Agee et son compère photographe Walker Evans (1939, 1988), de socialistes-sociologues, tels Marie Jahoda et son collègue Hans Zeisel (1932, 2002), de témoins-sociologues tel Louis Calaferte (1956), ou encore Robert Roberts (1971, 1990).

La liste ne serait pas si longue mais il est possible de la raccourcir encore en distinguant ce qu'ils ont en commun : pas seulement, comme on le dit souvent, d'avoir donné une dimension universelle au fait singulier qu'ils étudiaient, à l'histoire singulière qu'ils racontaient, mais d'avoir écrit comme des écrivains et, ce faisant, d'avoir rejoint les écrivains de leur époque qui s'attachaient aux mêmes faits. Pour prendre ce seul exemple, les planteurs de coton de James Agee ressemblent tellement à ceux de William Faulkner qu'on les dirait observés du même regard sinon du même point de vue, un peu plus surplombant mais proche chez Faulkner, un peu plus horizontal mais distant pour Agee, mais percevant de la même façon la chair, les marques du travail, le partage du masculin et du féminin, l'épaisseur de la morale, la rareté et le poids de l'argent, l'incertitude du lendemain, la pauvreté absolue.

« J'ai simplement écrit comme un être humain », feint de s'étonner l'anthropologue Laura Bohannan (1954) pour nous convaincre qu'un sociologue n'écrit pas comme un être humain, mais sans doute comme le membre d'une société secrète, d'une secte, obligé de sacrifier, sinon à un dogme, du moins au « conformisme de la forme » (Abu-Lughod, 2006). Pour développer une sociologie narrative, il ne suffit pourtant pas d'établir cela et de prêcher la révolte. Il faut reconnaître la faiblesse de nos moyens d'expression et l'ampleur de la tâche à accomplir pour inventer des formes. Incompris lors de sa publication, affublé de l'étiquette infamante de subjectiviste pur, Richard Brown a montré que la poétique de la sociologie usait des mêmes métaphores du social que celle des autres écrivains et qu'elles étaient en tout et pour tout au nombre de cinq (Brown, 1977) : 1/ La société comme organisme, comme corps ; 2/ La

société comme machine; 3/ Le comportement humain comme langage; 4/ Le comportement humain comme drame; 5/ Le comportement humain comme jeu, comme rôle. En conséquence, toutes les écritures du social dépendent et reposent sur une même poétique de la société, des faits sociaux, des discours, actions et pensées. Au lieu de découper ces différentes écritures en catégories, l'une orientée vers la science, la seconde vers le divertissement, la troisième vers l'information, une autre encore vers la politique, etc., la fabrique du savoir pourrait inclure ces différents aspects dans une connaissance de la société dont la poétique serait d'essence narrative car la narration est d'ores et déjà son langage commun (Brown, 1990). Après le « tournant linguistique » des années 1960 et le « tournant biographique » des années 1980, c'est un « tournant narratif » qu'annonçait l'anthropologue Clifford Geertz (1980), en prédisant que le mélange des genres (*a blurred genre*) serait la principale caractéristique de la transformation des sciences sociales. Et c'est à considérer ce tournant narratif que nous invitons le lecteur.

De la même époque, celle des années 1980, date la tentative de développement d'une anthropologie narrative, soutenue notamment par la revue *Anthropology and Humanism*. Du fait que les êtres humains sont des créateurs et des conteurs d'histoires, a ainsi plaidé Gregory Reck (1983), l'objectif des sciences sociales devrait être de rechercher et de mettre en évidence les intrigues qui donnent leur sens à ces histoires. En conséquence, les personnages créés sur la base d'un travail de terrain sérieux peuvent être aussi réalistes que les modèles ou types créés dans un but scientifique. Sous un autre angle, Nancy Schmidt (1984) faisait l'inventaire des nombreux anthropologues qui ont écrit des romans ou nouvelles et se demandait pourquoi la plupart d'entre eux ont usé d'un pseudonyme, séparant soigneusement leur activité littéraire de leur travail scientifique. Pourquoi les revues scientifiques ont fait si peu état de ces travaux même s'ils recevaient un accueil enthousiaste des profanes et étaient appréciés par les membres des groupes sociaux dont l'expérience était mise en scène dans ces textes? Et finalement pourquoi le développement de cette anthropologie narrative est-il resté aussi faible⁴?

La réponse à ces questions pourrait être, plus fortement encore en sociologie qu'en anthropologie, que la narration risquerait d'apparaître comme un abandon de la théorie. La théorie, avec un grand T, peut bien subir les critiques féministes et postcoloniales, elle n'en reste pas moins la pierre angulaire, le totem, ou fétiche, c'est selon, des sciences sociales. Or la narration l'atteint d'autant moins qu'elle en fait son lit. Le narrateur n'a pas besoin d'explicitier son cadre théorique, celui-ci informe le texte sans en occuper le centre. Les formes d'expression du social et l'expression des formes du social ne font qu'un. Les quelques auteurs cités dans cette introduction permettraient de le montrer aisément. Le racisme profondément inscrit dans l'ethos et l'habitus des pauvres planteurs de coton blancs envers les planteurs noirs qui partagent la même

4. Signalons la collection d'ouvrages dirigée par Alban Bensa, qui prône ouvertement l'usage d'une écriture littéraire pour restituer l'enquête de terrain. <http://www.editions-anacharsis.com/Les-ethnologiques>

pauvreté absolue et le même endettement à vie, ce racisme si bien décrit par Faulkner ou Agee, ce n'est rien d'autre que l'analyse par Norbert Elias et John Scotson des rapports entre les établis et les outsiders (Elias, Scotson, 1994). La description des cérémonies d'humiliation dans l'épicerie familiale de Roberts, au cœur du *slum* de Salford, c'est à la fois la philosophie de l'argent de Simmel (1999) et la théorie des cérémonies de dégradation réussies de Geertz (1956). Les quelques schillings consacrés par les chômeurs de Marienthal plongés dans la débîne à payer leur cotisation à l'association « La Flamme », qui prendra en charge leurs obsèques, c'est purement et simplement la théorie des usages sociaux de l'argent de Viviana Zelizer (1994). Il ne serait pas très difficile d'allonger cette antienne. Et de se contenter, en racontant chaque histoire, d'une brève référence en note de bas de page.

Si ce n'est la crainte de perdre la théorie, ce pourrait être celle de quitter les rivages rassurants de la science pour aborder les côtes escarpées de l'artisanat voire de l'art. On sait la condamnation ordinaire, suivie du refus de publication, des textes que l'on dit « bien écrits ». Autant dire « enjolivés ». Tout comme, en miroir, on qualifie de « sociaux » les romans que l'on veut dévaloriser. Pourtant, si l'on admet que le texte écrit a ses limites, que la narration du social appelle de nouveaux moyens à la fois pour devenir plus populaire et pour saisir de nouvelles formes, ne faut-il pas faire feu de tout bois, s'aider de la photo, de la vidéo, du son, faire voir le grain du visage et faire entendre le grain de la voix, recourir à la bande dessinée, au théâtre, mettre en scène les actions, les interactions, les dialogues ?

AU MENU

Pour répondre à ces questions, nous avons créé en 2013 le site internet de l'Atelier de sociologie narrative (www.sociologienarrative.com), permettant la communication de plus de 200 textes expérimentaux, notes critiques et notes de lecture, incluant vidéos, photos, audio. Le présent numéro thématique est le prolongement de cette expérience car il nous a semblé nécessaire de donner une assise plus classique à ce premier essai et de proposer un débat sur les questions ouvertes par cette expérimentation⁵. Quatorze textes ont été retenus sur la cinquantaine de propositions reçues après notre appel à communication. Nous les présentons ci-dessous en trois parties.

PREMIÈRE PARTIE : RÉCITS PUBLICS, BIENS DU COMMUN

Narration sociologique ou sociologie narrative ? Dans cette première partie, nous interrogeons les origines, la propriété et les effets des récits dès lors qu'ils apparaissent dans la sphère publique. La sociologie narrative, propose d'abord Annick Madec, est « un artisanat civil », une pratique, un faire, « civil » en ce qu'il s'adresse à la collectivité sans distinction entre initiés et non-initiés. Une sociologie publique, dès lors qu'elle est

5. En 1984, la Revue française de sociologie, se proposait d'accueillir les contributions à un débat sur l'écriture de la sociologie, en réaction à un texte de Michel Verret consécutif à un refus de publication d'une note de lecture. Mais ce débat n'eut jamais lieu. Cf. *Revue française de sociologie*, XXV, n° 4, 1984.

publiée, mais également civile dès lors qu'elle fait place aux enquêtes avec civilité et en tant que citoyens. À l'issue de la compétition et de la séparation entre sciences sociales et littérature, et malgré toutes les déclarations autorisées sur la valeur des descriptions fines et précises du réel, un doute pèse encore sur la narration, toujours suspecte de dériver vers la psychologie ou vers la politique. Or, c'est précisément ce dont se distingue la vie civile par son caractère public. Pour illustrer pratiquement cette proposition, Annick Madec propose deux récits. Dans « La grande guerre et la petite bonne », Madame Toulemonde met en avant la grande guerre pour raconter la vie de son village. La sociologue reprend le récit maintes fois raconté par la narratrice, en respectant les énoncés démontrant que les trajectoires individuelles sont bien comprises comme incluses dans la trame de l'histoire sociale et politique. Dans « Le silence du radio », Monsieur Toulemonde témoigne sur la guerre d'Algérie pour servir l'histoire par le récit d'un soldat inconnu. La sociologue est le passeur, la médiatrice, qui permet au témoignage d'entrer dans la sphère civile en faisant valoir la réflexion du témoin sur la guerre qui a été ruminée sans être exprimée pendant toutes ces années. Le récit oral entendu par la sociologue rompt un très long silence et montre que le narrateur est capable de livrer lui-même des explications après ces longues années de réflexion. Ce que peut le récit ? Déplacer les points de vue. Le sociologue peut donc livrer ses explications sous la forme de récits qui respectent la liberté des lecteurs tout en dessinant en toile de fond les structures sociales. Du récit on va vers le conte, qui permet de porter conseil à ceux qui en cherchent sans faire de la morale. Le conte constitue alors un bien public et rejoint le trésor commun des histoires inoubliables. Pour être un artisanat civil, la sociologie narrative, comme on le voit dans les textes qui suivent, ne peut faire l'économie d'une réflexion sur les médiations qui permettent la publicisation des récits (article de C. Grenouillet), sur la portée politique de ces récits (article de M. Marquet), sur leurs genres et effets (article de A. Béja), et enfin sur leur réception (article de É. Potin).

Le civil peut-il s'affranchir des clivages de classe, alors même qu'il ne parle presque que de ça ? L'article de Corinne Grenouillet, « L'introuvable authenticité du récit ouvrier », montre que le pouvoir du récit repose sur le pouvoir du récitant. L'authentique écrivain prolétarien qu'Henri Poulaille appelait de ses vœux était nécessairement un prolétaire, et la faible reconnaissance des récits produits par la littérature prolétarienne s'explique sans doute par la faible reconnaissance de ses récitants. Mais il faut se demander pourquoi l'exigence d'authenticité continue de peser sur les récits ouvriers en dépit du fait que leur production et leur publication supposent des compétences d'écrivain, et des conditions pratiques de publication, souvent remplies par des passeurs, des éditeurs, des sociologues, des écrivains, des militants, qui exercent le pouvoir que le prolétaire ne détient pas. Pour Corinne Grenouillet, l'injonction à raconter et la quête d'authenticité relèvent de la division des tâches : à l'ouvrier le récit brut, que l'on rêve exempt de tout commentaire, au sociologue ou au journaliste l'interprétation. Mais l'analyse de ce qu'Adorno nommait « le jargon de l'authenticité » ne met pas seulement en évidence les rapports de pouvoir qui déterminent la produc-

tion et la publication des récits. S'il n'existe pas de récit ouvrier « pur », c'est qu'il n'existe pas de « pur » récit. Le récit idéal, « authentique » est une fiction. Le récit est toujours envahi par le commentaire, l'analyse, l'explication, l'argumentation, et quand il se veut récit purement factuel, il se transforme en journal, en chronique, etc. C'est pourquoi le projet de « raconter la vie » est voué à l'échec. Il est impossible de raconter sans commenter. Un récit ouvrier réussi est une œuvre littéraire et plus généralement le pouvoir du récit est le pouvoir de la fiction en tant qu'art du façonnage — on retrouve ici l'artisanat — dans l'écriture, et peut être vecteur de connaissance. D'où sa rareté. « Quant au sociologue, s'interroge l'auteur, peut-être serait-il mis sur la touche par ce texte, qui se suffirait à lui-même et réduirait à néant son expertise ».

Ce sociologue gagnerait beaucoup, pense Mathieu Marquet, à se mettre à l'écoute d'un genre musical faisant l'objet de nombreuses caricatures : le rap. Dans « Le rappeur (et le) sociologue », le lecteur ne trouvera pas une sociologie du rap, celle-ci, bien développée, ayant gagné ailleurs ses lettres de noblesse, mais une thèse intempestive selon laquelle le rap est une création artistique et esthétique qui est source de savoir et productrice de connaissances. Ces récits rimés permettent de connaître les lieux et les modes de vie des milieux populaires et des groupes minoritaires, ils confirment, prolongent et parfois contestent les écrits des sciences sociales. « J'ai pas le temps de dialoguer, appelez les sociologues, ils pourront me cataloguer », rime un rappeur sur scène ; « Ils disent parfois en un morceau ce que des gens mettent 500 bouquins à écrire », raille une rappeuse au micro du sociologue. Des simplifications ? L'article de Mathieu Marquet montre que ces artistes se situent dans les débats des sciences sociales, par exemple en rejetant la transformation opérée dans les représentations sociales de la « condition populaire » en « condition racaille ». En contestant, avec Sayad, l'ethnicisation des rapports sociaux. En se dressant, avec Rancière, contre une sociologie qui décrit les dépossédés incapables de reconnaître leur dépossession. Ou contre ceux qui se font représentants et parlent à la place de. Les textes de rap, ces milliers de carnets intimes, qui ne sont pas tous aussi engagés, bien sûr, mais même lorsqu'ils ne le sont pas, contribuent à démocratiser la production et la diffusion des connaissances, font rupture dans l'ordre des représentations et dans la répartition des rôles, ouvrent une brèche.

Les récits ont-ils le pouvoir de changer la définition et par suite le traitement d'un problème social ? À tout le moins, ils contribuent à son émergence. Mais que se passe-t-il quand les genres des récits se mélangent et quand ils se distinguent ? Dans « Les vagabonds américains au croisement des écritures », Alice Béja revient sur le foisonnement et l'hybridation des écritures littéraires, journalistiques, sociologiques et de témoignage qui ont contribué à l'émergence de la figure du *hobo* aux États-Unis. Cette effervescence intellectuelle accompagne un moment de développement foudroyant du capitalisme américain, la conquête des nouvelles frontières multiplie les travailleurs itinérants, les vagabonds, les sans-abris. *Hobos*, *tramps* et *homeless*, peuplent l'imaginaire collectif et suscitent de multiples récits ; l'hybridation des genres est constante et leur porosité avec les sciences sociales la règle. Avec la fixation et la stabilisation de la

main-d'œuvre et des activités économiques, cet état des choses se défait. La figure du hobo est héroïsée, devient légende, incarnation d'un romantisme de la route qui culmine dans les écrits *Beat*, alors que le sans-abri, reliquat de cette histoire, se transforme en problème social et rejoint les statistiques en tant qu'objet d'études, victime sociologisée, ethnologisée. Un problème social est toujours le reste de quelque chose. Les témoignages ne disparaissent pas, restent tendus entre idéalisation et récits de l'abjection, mais la porosité avec les sciences sociales diminue. Ils ne disparaissent pas non plus de la fiction mais ne créent pas d'imaginaire collectif. L'héroïsation du hobo est le corollaire de la marginalisation du sans-abri. Le *storytelling* américain, la machine à fabriquer ce que les Américains appellent des *narratives*, récupère le romantisme de la route pour laisser de côté les réalités de la rue.

Il y a donc matière à une politique du récit. Émilie Potin a élaboré des récits de placement dans une enquête qui part des dossiers administratifs de l'aide sociale à l'enfance pour aboutir à des entretiens avec les personnes directement concernées. «Circulation, échanges et mise en scène des récits d'enfants placés» étudie la réception de ces récits une fois publiés et mis en circulation sur internet. L'article revient sur les conditions de production des récits, sur la contrainte que représente pour les acteurs, et au premier chef pour les enfants, le fait de devoir se raconter une fois de plus dans un univers institutionnel où raconter sa vie est une exigence permanente. D'où des refus très parlants et la sélection qui s'opère, les récitants étant ceux qui ont gardé un lien avec l'institution et qui manifestent une forte réflexivité: du récit administratif au récit oral, il y a l'espace de la réflexivité et de la reconnaissance. Une fois publiés, les récits suscitent de nombreuses réactions, parmi lesquelles Émilie Potin a choisi trois cas de figure. «Lisez mon histoire et éventuellement donnez-moi des pistes à suivre pour le bien de tous», écrit l'une. «J'aurais souhaité entrer en contact avec vous afin d'avoir des clefs pour récupérer mes enfants», demande l'autre. «J'aurais bien voulu voir le dossier pour voir nommé "le danger" par exemple... Ou simplement pour "stopper" les récits des uns et des autres et essayer de comprendre le point de vue officiel», écrit un troisième. Dans cette étude de la réception des récits, on voit comment un récit peut s'opposer à un autre, le conforter, l'interdire, le contredire. La narration sociologique ne dit pas ce qui est juste. Elle décrit, informe, déconstruit. Elle participe au dialogue social dans une double dimension de connaissance-reconnaissance. La réception par les professionnels est bien différente: «Vous n'avez rien inventé, on le savait déjà». Le récit déçoit les professionnels, qui cherchent plutôt des concepts, des outils d'analyse. Par contre, il satisfait les élus par sa simplicité, leur donne à voir le concret. Quel pouvoir des récits est-il saisi par l'étude de leur réception? Celui de permettre un échange sur le concret.

DEUXIÈME PARTIE: RÉCITS DU RÉEL, FORMES NARRATIVES

Quand on raconte. Dans cette seconde partie, nous interrogeons les procédés narratifs, leur prise sur le réel, leurs effets de connaissance et de méconnaissance. Dans «Ferme ta caisse», Jean-François Laé reprend, à la sortie du tribunal des prud'hommes, les

récits de trois jeunes filles en stage dans un supermarché au nord de Paris. Au lieu de reconstruire le récit de la procédure, le flot de pièces administratives, de certificats divers et de documents présentés à l'audience, l'auteur s'attache à croiser les événements marquant les unes et les autres. Hors du licenciement et de la faute, comment faire un récit « en écart » qui déroule des instants d'amertume, les sentiments d'humiliation, le ressentiment. L'auteur utilise alors le « je », comme s'il était « à l'intérieur ». Ce faisant, le lecteur se heurte aux clients, à leurs paniers, aux caddies, à leurs achats, aux landaus des parents, leurs déambulations, participe à ce travail domestique, le nettoyage. Dans les coulisses, on se repose, on se surveille, la voix de la cheffe hurle : « Aux caisses ! ». Ce procédé narratif valorise la dimension sensible des récits, leur dramaturgie. Le narrateur prend de gros risques : communiquer un savoir du sensible exige une écriture autre mais rigoureuse, qui n'offre pas de prise à la mésinterprétation. Mais ce risque, c'est le risque de l'enquête elle-même, de sa fragilité constitutive, entre deux ordres de récits : ceux qui se déclament sur une scène, au prétoire, au tribunal, aux guichets ; et ceux qui s'expriment à la sortie, dans les coulisses ou sur le dessous des cartes, dans le bouche-à-oreille, les bruits de couloir, les racontars, les explosions de colère sur les âneries et les mensonges des puissants. Il s'agit par le récit d'entrer dans le tableau, de faire voir comment ils ou elles agissent, comment ils ou elles s'éprouvent. Ces épreuves de l'expérience sociale rejoignent ainsi le sens premier de l'enquête, éprouver, car c'est par le récit que la pensée s'éprouve et agit. Ainsi cette forme de la nouvelle littéraire, sa brièveté, son centrage sur un élément de vie, offre un agrandissement ethnographique très efficace pour le lecteur.

Dans « D'amour ou de raison ? Récit d'un mariage mixte en milieu pauvre », Fabien Deshayes raconte l'histoire d'un mariage. Le procédé narratif emprunte au théâtre, en s'ouvrant par une présentation des personnages, et à la chronique, le narrateur, observateur situé, racontant ce qu'il a fait, vu, entendu, senti, compris et pensé en amont et en aval de la cérémonie. S'agit-il d'un article sur les mariages mixtes, sur les liens familiaux, sur la vie des pauvres, les budgets familiaux ? Le récit fait communiquer les objets que les articles scientifiques traitent séparément, parce que dans l'expérience sociale, ils sont inextricablement mêlés. On croise même un jeune homme hébergé qui fait quotidiennement la manche dans la rue et on se dit que pour étudier la « question SDF », comme on dit, il ne faudrait pas partir de la rue où ils tendent la main mais de leurs « foyers ». Ne pas opposer d'emblée l'amour et la raison mais remettre en question d'abord leur langage, écouter le silence qui suit une question de l'avocate sur « la relation sentimentale » des époux, suivie d'une traduction en termes de « bisous ». Le récit serait-il inapte à traiter scientifiquement d'un objet ? Tout au contraire, en suivant le mariage en amont et en aval, on saisit le sens des transactions sociales qu'il bouscule et dont il est l'objet, le remaniement des liens qui prévalent dans le réseau familial et social, l'exercice du pouvoir par le don et la dette, la dépendance et l'autonomie, le choix de se plier aux exigences du plus fort ou de « montrer les dents », le pari de compter sur l'exigence morale de solidarité.

De tous les genres de récits, le biographique est le plus risqué, car il opère une « privatisation de l'histoire ». L'historien s'en empare avec des armes plus affûtées que le sociologue. D'un concours d'autobiographies, « Mémoires du Trésor public » organisé en 1993, Thierry Pillon a extrait l'histoire d'« Une fonctionnaire au travail ». Dans cette belle manière de recueillir des récits pour lutter « contre l'engourdissement de la mémoire », le lecteur découvre la vie collective des ministères, leur Courteline, mais aussi un « exercice de liberté » par une femme éprouvant « la seule liberté qui vaille, le travail ». L'histoire sociale et politique de la guerre et de l'après-guerre passe dans le récit à travers le déroulement d'une vie de travail. La mensualisation des salaires, ce progrès, la stratégie des inspecteurs des impôts pour « plumer l'oie sans la faire crier », la césure de Mai 68, dont on saisit qu'il fait événement du fait qu'il est sensible jusque dans le plus modeste rouage de l'administration, la montée du pouvoir syndical et revendicatif, que la fonctionnaire doit affronter en entrant dans « la cage aux fauves ». Jeune fille de milieu modeste titulaire du certificat d'études, simple employée aux écritures, promue progressivement jusqu'à toucher le Graal de la nomination comme inspectrice divisionnaire, la préposée repense à son grand-père paternel, ouvrier agricole, qui travaillait encore à soixante-dix ans à l'empierrement des chemins, et choisit de prendre sa retraite en renonçant aux primes et augmentations que l'État social dispense aux hauts fonctionnaires dans la dernière partie de leur carrière, offrant ainsi au lecteur une leçon mêlée de civisme et de sagesse.

C'est une démarche somme toute assez classique que propose Pierre Nocerino en montrant « Ce que la bande dessinée nous apprend de l'écriture sociologique ». Il ne s'agit cependant pas seulement de vulgarisation, d'utilisation de la bande dessinée pour mieux communiquer les méthodes et les résultats de la sociologie à un public profane, mais également de développement d'une véritable écriture dessinée. L'hypothèse proposée est que cette écriture procure un gain de réflexivité et peut inciter les chercheurs à assumer la dimension narrative de leurs textes. La bande dessinée propose des figures d'histoires, sans cesse mobiles, multipliant les points de vue, par des montages d'images et de mots, entraînant l'imagination du lecteur à la frontière. On est bien « entre les mots » et le lecteur est « tapi derrière ». L'article offre dix planches dessinées auxquelles il se rapporte pour en faire la démonstration. Le dessin permet de montrer la posture du chercheur au contact de ses interlocuteurs, son corps, et de mettre en scène les premiers contacts, décisifs, avec les réactions positives ou négatives des enquêtés. Le cadrage et le découpage des interactions sont rendus visibles. La dimension matérielle du terrain apparaît, les couleurs, les choses, les personnes. La bande dessinée offre donc une remise en cause précieuse de l'apparente immanence ou spontanéité des données. Elle permet aussi de penser la séparation et la liaison entre description et interprétation, illustration et récit. Elle rehausse l'exigence de réflexivité sur la méthode car le chercheur doit satisfaire à la fois aux règles de la bande dessinée et aux règles de la méthode sociologique. Elle modifie enfin les modalités d'administration de la preuve. L'importance de la narration est mise en évidence car le lecteur, acteur volontaire de la recherche, doit imaginer ce qui se passe entre deux cases de la planche. La narration

est ce qui permet de ne pas perdre le lecteur tout en l'amenant, avec le chercheur, à se perdre sur le terrain de la recherche. Les récurrences apparaissent également ex-post. On peut moins en dire qu'avec du texte, admet Pierre Nocerino, on ne peut multiplier les exemples de terrain (ça prendrait trop de place) et pourtant, plaide-t-il, la démonstration n'en sera pas moins bonne. Cela pourrait faire l'objet d'un débat. Mais ce procédé narratif apparaît bien comme un révélateur des épreuves auxquelles sont confrontés les chercheurs en perturbant les routines de lecture et d'écriture des sciences sociales et en valorisant la dimension narrative de l'écriture universitaire.

Pour conclure cette partie en toute subjectivité assumée, l'écrivaine Marie Cosnay raconte ce qu'elle voit, sent et comprend en tentant de s'approcher d'un camp de réfugiés. Tous les récits de l'auteure commencent par des combats terribles. Des choses éclatent ou font éclater les sujets. Anonymes, ils sont cachés, dans le secret. Les uns se servent des autres comme des appâts. « L'animale. Cinq jours en Grèce » est un récit du réel et de sa sensibilité. Délaissant la chronique autant que l'analyse, le récit éprouve des détails qui n'en sont pas. La zone électrifiée, les chiens jaunes qui aboient, les corps en attente, les oranges inspectées une à une, les ombres qui fouillent les poubelles, les policiers qui apportent des vêtements en cachette. « Vous étiez là pour une organisation ? Pour l'humanité. » Confrontée à l'animalité. L'animale, c'est l'Europe. Elle se protège des corps sauvages, de l'animalité, mais ici elle a une tête de chien. De chien malade. Ce récit supporte mal son commentaire, c'est là son moindre défaut. Ce n'est pourtant pas une dénonciation. Mais une sensibilité qui éprouve la nausée devant une image qui monte : la mer avale puis recrache les corps. D'où la forme pour brouiller le « je », une quantité de « je » rabattus sur l'inconnu.

TROISIÈME PARTIE : RÉCITS PROFANES, DISCOURS SAVANTS

Les récits ne peuvent constituer des matériaux pour le sociologue s'il en ignore le contexte et les conditions de production. On apprécie d'autant plus, par contraste, le privilège dont jouit Jean-Yves Trépos, qui se souvient d'avoir vu le père, après le travail, noircir consciencieusement son carnet, sur un coin de table de la cuisine, entre les nouilles et la bouillie d'avoine. « Un régime d'impersonnalité. À la découverte du style des carnets d'un maçon breton » est un hommage au sens pratique reconnu du père, un témoignage de piété filiale autant que l'histoire d'une recherche sur le sens et la portée de ces 77 carnets reçus en héritage, recherche sur l'écriture comme opération de mise en forme du quotidien, parcours intellectuel qui s'attache successivement à l'énonciateur, aux énoncés, puis à l'énonciation. Le but d'une sociologie narrative, écrit J. Y. Trépos, est d'échapper au syndrome de la chouette de Minerve. D'où l'intérêt de se saisir de ces carnets, une initiative que le père regarde avec le préjugé favorable que l'on doit accorder à celui qui a fait des études mais n'a pas oublié d'où il vient. Les carnets enregistrent l'acte de travail quotidien, se remplissent des relevés sur les heures et les tâches accomplies, sur les salaires versés, sur les cotes des ouvrages à réaliser, les matériaux, les chantiers, mais ils enregistrent aussi les imprévus, le hors-travail, les événements familiaux et sociaux, la guerre, le camp de prisonniers. Ce qui fait le lien,

c'est le style, l'impersonnalité du style est ontologique, elle apparaît à l'issue de l'analyse comme mode d'investissement de sa propre singularité. L'effacement du sujet narrateur est le moyen pour celui-ci de s'absenter pour dire ce qui se fait sans parler de celui qui le fait. La forme stylistique (impersonnelle) convient à la forme sociale (le travail) et peut englober les autres formes (les loisirs, les événements familiaux, la guerre). Finalement, l'écrit déterminerait la sortie de l'auteur de l'anonymat vers la lumière, alors même que le dispositif « travail » détermine des mouvements d'enfouissement du « soi ».

C'est une forme nouvelle de récits, celle des chroniques sur les réseaux sociaux, que nous invite à découvrir l'article de Pauline Beunardeau, « « La galère commence » : narrations d'adolescentes sur les réseaux sociaux ». Contre le cliché véhiculé par tant de pédagogues et selon lequel les adolescents et adolescentes ne savent plus écrire et n'écrivent plus, il faut prendre la mesure de la correspondance massive qui circule sur ces réseaux. En amateurs et sous des identités secrètes, ceux qui dans les statistiques lisent et écrivent le moins, développent ces chroniques inspirées de leur vécu, et construisent des représentations originales, dans le style et le contenu. Parmi ces chroniques, sont ici privilégiées les auteures. Voici *Chronique de Aliyah: l'amour à la ghetto youth*. Trente mille admirateurs, dont les commentaires et réactions accompagnent la publication de la chronique. Plutôt que d'expliquer ou de décrypter, P. Beunardeau choisit de condenser son expérience de lecture pour permettre de regarder notre monde social sous un nouvel angle. Le lecteur s'insère dans un cadre d'égalité et de confiance, dans un décor constitué, non par les murs de la cité, mais par les murs de la chambre. Il y découvre l'imprégnation du thème de la fatalité, du destin, corollaire d'une vision de la vie comme épreuve à traverser, dans un environnement « qui ne fait pas de cadeau ». La galère au féminin commence par un déclassement, le déménagement dans une cité disqualifiée, suit les épisodes attendus d'un destin malheureux, la pauvreté économique, la rencontre d'un mauvais garçon, la rumeur disqualifiante, l'épreuve de la rue, la violence masculine, les brutalités policières, les reportages mensongers des médias, et s'achève, à la demande des lecteurs, par un épilogue salvateur, le choix de l'école, l'éloignement du quartier. « Histoires vraies » ou « chroniques fictives », assumées comme telles, ces récits s'expriment dans un langage si inventif qu'il a dû, à notre intention, être accompagné d'une traduction.

« Le roman vrai de la société d'aujourd'hui. Soyez-en les personnages et les auteurs ». Slogan publicitaire ou exhortation démocratique ? Pour son enquête sur l'initiative du site « Raconter la vie », Claudine Dardy a renoncé à la tâche impossible consistant à cartographier la « caverne d'Ali Baba » que constitue le stock des quelque 600 récits recueillis sur le site et qui forment, plutôt que « le peuple des invisibles », une sorte de « village dont les habitants ne se connaissent pas ». « De quelques usages sociologiques des récits en édition numérique » choisit de s'intéresser à travers quelques-uns des auteurs de ces récits aux pratiques de lecture et d'écriture. C'est le plus souvent le monde du travail qui est au premier plan ou en arrière-plan de ces récits. D'autres en revanche se caractérisent par la publicité donnée à des histoires intimes ou familiales,

à de nouvelles identités d'auteurs, des identités éditées, identité femme pour Liane, métamorphose identitaire pour Micky, jusqu'à l'effacement du patronyme par l'usage d'un pseudo. Les invisibles seraient plutôt ceux dont des médiateurs, éditeurs bénévoles du site, doivent «sertir» la parole, la mettre en page, en texte, pour la faire émerger de l'ombre. Professionnellement déclassés, écrire est pour eux le moyen de reprendre possession de soi et souvent aussi de progresser socialement, de «rebondir». Paradoxalement, ces récits publiés en ligne renforcent le pouvoir magique de l'écrit, du papier, et le rêve de ces amateurs, avoir un livre édité, publié. Raconter la vie se présente ainsi au public comme un atelier d'écriture géant, dont les récits sont exposés plutôt que partagés, et s'offre au sociologue comme un matériau d'appoint pour ses recherches sur tel ou tel thème prédéterminé.

S'il fallait encore une preuve de l'ubiquité des récits, on la trouvera dans l'article qui clôt cette partie en racontant une expérience de démocratie participative basée sur la production de récits autobiographiques par des locataires des HLM québécois. Pour Jeanne Dumoulin et Paul Morin, cette production place les locataires et les chercheurs sur un pied d'égalité, positionnement nécessaire à la reconnaissance du savoir d'usage qui s'exprime dans les récits et dans leur présentation publique. Dans «Les locataires à la première personne. Le récit comme acte scientifique et politique», les auteurs analysent «La sagesse de ceux qui s'impliquent», leur capacité à exprimer les effets négatifs de la stigmatisation des populations aussi bien que la dimension positive de leurs actions, les progrès du sentiment d'appartenance et de la volonté d'appropriation. Conçus comme des *exempla*, les récits empruntent le chemin du bouche-à-oreille pour «briser les préjugés envers les habitants des HLM, parce qu'en effet des gens très intelligents y vivent». Il s'agit, par ces récits, de valoriser la sociabilité populaire, contre les écrits, scientifiques ou non, qui insistent sur les manques. Les revendications, la contestation, contribuent à cette valorisation. Les auteurs reconnaissent, malgré l'égalité postulée, que les «acteurs faibles» ont besoin d'être renforcés, et que les récits ne sont pas un miroir fidèle du réel, mais ils ont l'avantage d'élargir le positif, de nuancer le négatif. Ils permettent d'approfondir la connaissance des modes de vie et de donner des orientations pour l'action. Pour leurs auteurs, le récit est le commencement d'une «liberté narrative» par laquelle l'habitant s'affirme en citoyen.

ENVOI

Pour conclure ce dossier en restant dans le thème traité, *Sociologie et sociétés* offre à ses lecteurs une republication d'un article de 1964, «Les milieux sociaux dans le roman canadien contemporain», dont l'auteur, Jean-Charles Falardeau, est considéré comme le premier sociologue québécois. «Le roman, écrit-il, est plus que le simple reflet d'une réalité sociale. [...] Le roman, c'est la société rêvée. [...] Que peut-on retenir de ces rêveries? Dans nos romans, on se voit à n'en pas douter dans une société nettement définie et dont il est encore possible de faire le tour». Dans son commentaire de l'article de Falardeau, «La sociologie, la littérature, le Québec et son identité», Pierre Hamel propose une analyse des théories actuelles sur les rapports entre littérature et sociolo-

gie. De quoi donner envie au lecteur de retourner au roman s'il l'avait délaissé, ou d'y rester s'il y était déjà, en profitant des couleurs, des odeurs, des bruits et du goût des choses et des êtres que le sociologue laisse trop souvent à l'imagination du romancier.

Et pour terminer, le lecteur trouvera la traduction d'un court texte de Jane Addams, « "L'enfant du diable" : un conte moderne », texte paru en 1914 dans l'*American Journal of Sociology*. Où l'on voit que les revues les plus sérieuses n'hésitaient pas à publier ce qui pourrait apparaître comme une petite histoire amusante, leurs lecteurs étant sans doute convaincus de la grande sagesse des récits transformés en contes qui circulent de bouche à oreille dans la grande ville.

BIBLIOGRAPHIE

- ABU-LUGHOD, L. (2006), « Writing against culture », in H.L. MOORE and T. SANDERS (dir.), *Anthropology in theory: issues in epistemology*, Blackwell.
- ADDAMS, J. 1910, « Charity and social justice », *The North American Review*, vol. 192, n° 656, July.
- AGEE, J. et EVANS, W. (1939, 1988), *Let us praise now famous men: three tenant families*, Boston, H. Mifflin.
- BOHANNAN, L. (1954), *Return to laughter: an anthropological novel*, Doubleday.
- BROWN, R. (1977), *A poetic of sociology: toward a logic discovery for the human sciences*, New York, Cambridge University press.
- BROWN, R. (1990), « Narrative in scientific knowledge and civic discourse », *Current Perspectives in Social Theory*, 11, Stanford.
- CALAFERTE, L. (1956), *Requiem des innocents*, Paris, Julliard
- DE CERTEAU, M. (1984), « Débat autour du livre de Paul Ricœur, Temps et récit », *Confrontations*, « Recherches et débat », 5.
- ELIAS, N., SCOTSON, J.L. (1994), *The established and the outsiders: a sociological inquiry into community problems*, London, Sage.
- GEERTZ, C. (1956), « Conditions of successful degradation ceremonies », *American Journal of Sociology*, vol. 61, March, p. 420-424.
- GEERTZ, C. (1980), « Blurred genre, the reconfiguration of social thought », *American Scholar*, 49.
- HABERMAS, J. (1990), « La crise de l'État providence ou l'épuisement des énergies utopiques », in *Écrits politiques*, Paris, Le Cerf.
- HEINICH, N. (2009), *Comptes rendus*, Paris, Les Impressions nouvelles.
- JAHODA, M. Lazarsfeld, P., Zeisel, H. (1932, 2002), *Marienthal: the sociography of an unemployed community*, USA, Transaction publication.
- KRACAUER, S. (2012), *Les employés. Aperçus de l'Allemagne nouvelle*, Paris, Les Belles Lettres.
- PEREC, G. (1989), *L'infra-ordinaire*, Paris, Seuil.
- RECK, G. (1983), « Narrative anthropology », *Anthropology and humanism*, 8, n° 1, p. 8-12.
- ROBERTS, R. (1971, 1990), *The classic slum: Salford life in the first quarter of the century*, London, Penguin books.
- SCHMIDT, N. (1984), « Anthropology's hidden literary style », *Anthropology and humanism*, 9, n° 4.
- SIMMEL, G. (1999), *Philosophie de l'argent*, Traduction française, Paris, Presses Universitaires de France.
- ZELIZER, V. (1994), *The social meanings of money*, New York, Basic Books.